

VIII. LA NAISSANCE DE L'AMOUR DE DIEU

Sur l'amour de Dieu et la foi et comment un homme conçoit en lui l'amour de Dieu. Et sur l'illumination de la lumière, sa contemplation et l'entretien mystérieux de l'Esprit.

Si vous le voulez écoutons donc Dieu, notre Sauveur, proclamer expressément et nous dit : «Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par moi.» Et voulant montrer le mode de notre salut, il dit : «Dieu a envoyé son Fils dans le monde, afin que tout homme qui croit en lui, au lieu de périr, possède la vie éternelle.» Par conséquent celui qui croit cela du fond du coeur, assuré que le Christ n'est pas venu le juger, mais le sauver, et cela non point, d'après ses œuvres ou ses peines et ses sueurs, mais uniquement d'après la foi en lui, comment, dis-moi, ne l'aimera-t-il donc pas de toute son âme et de toute sa pensée ? Et surtout, lorsqu'il entend dire combien il a souffert, en voulant le sauver, lui et tous les hommes : par exemple, comment il est descendu des cieux, comment il est entré et a été conçu dans le sein de la Vierge Mère de Dieu, et comment, sans changer, il est devenu homme, lui qui est bien au-dessus de tous les cieux, égal en dignité et consubstantiel au Père, qui maintient toute la création par la main de sa puissance et qui a daigné, étant en haut avec le Père, devenir ici-bas petit enfant pour suivre le cours ordinaire de notre nature.

Avec cela, lorsqu'il réfléchira aux autres mystères de son incarnation, et plus encore, aux souffrances qu'a supportées, à cause de lui, l'Impassible par nature : sa naissance ineffable, les langues, la grotte elle-même, la crèche des animaux dans laquelle misérablement fut couché le roi de l'univers, la fuite en Égypte, le retour d'Égypte, l'accueil de Syméon, et comment (l'enfant) fut béni et introduit par lui dans le Temple comme le commun des hommes, la soumission à ses parents, le baptême par Jean dans le Jourdain, la tentation par le diable, ses miracles, pour lesquels il n'est pas admiré mais plutôt jaloué, insulté et raillé par tous – et par qui donc ? par des hommes méchants et sans Dieu, dont il pouvait visiblement et invisiblement clore la bouche sans retenue, dessécher la langue et éteindre la voix qu'ils avaient –, la trahison du disciple, les liens que lui passèrent les meurtriers et comment il était emmené par eux comme un malfaiteur, livré à Pilate comme un condamné, comment il reçut d'un serviteur un soufflet et accueillit en Silence la sentence de mort – Tu ne réponds rien ? dit (Pilate). Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te crucifier et que j'ai pouvoir de te délivrer ? – puis la flagellation, les moqueries, les outrages, la pourpre, le roseau dont il recevait les coups portés à sa tête immaculée par les déicides, la couronne d'épines, la croix que portait aussi celui qui porte toutes choses par sa parole – en un mot, lorsqu'il imaginera comment il était conduit hors de la ville vers le lieu du Calvaire, entouré de bourreaux et de soldats avec la foule innombrable qui suivait pour voir le spectacle, tandis que les anges de leur côté frissonnaient d'horreur dans les hauteurs et que Dieu le Père voyait le Fils, qui a même essence, même trône et même dignité que lui, subir ce traitement de la part des Juifs impies, élevé nu sur la croix et cloué par les mains et par les pieds, blessé d'un coup de lance au côté, abreuvé du mélange de fiel et de vinaigre, et non seulement supportant tout avec patience, mais priant pour ceux qui le crucifient, comment ne l'aimera-t-il pas de toute son âme ?

Quand il songera, en effet, que le Verbe, Dieu sans commencement venu du Père sans commencement, de même nature et de même essence que l'Esprit très saint et adorable, invisible et insondable, est descendu, s'est incarné, est devenu homme, a subi tout cela et bien d'autres choses à cause de lui, afin de le délivrer de la mort et de la corruption et de le rendre fils de Dieu et dieu, semblable à lui, n'est-il pas vrai, serait-il plus dur que la pierre et plus froid que la glace, que son âme s'amollira et que son coeur se réchauffera pour aimer Dieu ? Pour moi, c'est ce que j'affirme et c'est la vérité reconnue de tous : si un homme croit tout cela du fond du coeur et des profondeurs de l'âme, aussitôt il aura également dans son coeur l'amour envers Dieu.

De même que, dit-on, dans le coquillage qui s'ouvre, la perle est conçue par l'action conjuguée de la rosée du ciel et de l'éclair, de la même façon, imagine-le, est semé en nous l'amour envers Dieu. L'âme qui a entendu les souffrances du Christ que nous avons rappelées et qui peu à peu a cru, s'ouvre en proportion de sa foi, alors qu'auparavant elle était cadenassée par l'incrédulité; et quand elle s'est entrouverte, l'amour de Dieu, comme une rosée céleste, associé lui-même à une lumière ineffable, ton• be de façon immatérielle dans nos coeurs en guise d'éclair et prend forme de perle lumineuse, celle dont parle le Seigneur : le marchand qui la découvrit s'en alla vendre tous ses biens et acheta cette perle unique. Ainsi celui qui a été admis à croire de la façon que nous avons dite et à découvrir en lui-même la perle immatérielle de l'amour de Dieu, ne peut faire moins que de mépriser toutes choses, de distribuer tous ses

biens aux pauvres et, même sans cela, de les laisser piller à volonté, afin de préserver l'amour envers Dieu de toute atteinte et de tout amoindrissement. Cet amour, en effet, croît de jour en jour au coeur de celui qui le préfère à tout; il devient en lui la merveille des merveilles, absolument indicible tout à fait inexplicable, aussi insaisissable pour l'esprit qu'inexprimable pour la parole; et l'homme, extasié par cet événement inexplicable et incompréhensible qui accapare l'attention de son intelligence, en vient à se trouver complètement hors du monde, non pas selon le corps, mais avec tous ses sens; car ceux-ci se retirent avec l'intelligence vers l'objet contemplé intérieurement en lui.

Alors celui qui est en cet état se rend compte de sa vision; il voit et c'est de la lumière, une lumière qui lui paraît avoir son origine d'en-haut. Il cherche donc et il découvre qu'elle n'a, dans son achèvement, ni début, ni degré intermédiaire; et tandis qu'il s'interroge sur ce point, voici que se montre en elle une triple réalité : par qui, en qui et dans qui. En les voyant, il demande à savoir et il entend distinctement : «Me voici, l'Esprit, par qui et en qui le Fils» et «Me voici, le Fils, dans qui le Père.» Comme il est encore plus embarrassé: «Voici que tu vois», dit cette fois le Père. «Et moi, je suis en mon Père,» dit le Fils. Et l'Esprit disait : «Vraiment, c'est moi; c'est par moi, en effet, que celui qui regarde, voit le Père et le Fils et, voyant, est ravi hors du visible.» Où (voit-il) qu'ils sont ? «Là où personne ne sait, ni d'entre les hommes, ni d'entre les anges, à part ma propre monade unique, à moi, et mon essence et ma nature suessentielle.» Et en moi, dit (la voix), comment est-elle ? «Tout entière entièrement, car je suis une essence absolument indivisible en parties, gardant l'unité même avec les hypostases. Si donc tu es en quelque façon, ou quelque part, en moi, tu ne saurais dire que tu connais quelqu'un. En tant que tu es homme et limité, je me tiens comme en une limite et en un lieu, car l'Un de nous aussi, en se faisant mortel, est devenu limité; mais selon la nature qui m'appartient, je suis totalement invisible, sans limite ni figure, intouchable, impalpable, immobile, en perpétuel mouvement, remplissant tout sans être absolument nulle part, ni en toi, ni en aucun autre de ceux qui m'ont approché autrefois ou m'approchent maintenant, anges ou prophètes, par qui je n'ai pas été vue le moins du monde et ne suis jamais vue.»

Celui donc qui voit cela mystérieusement et qui est initié à ce qui dépasse les anges et la compréhension humaine, sera-t-elle moins du monde capable d'être parmi les hommes par les sens et par la pensée ? Si, en effet, celui qui a été une fois admis à s'entretenir avec un roi mortel et à se tenir devant lui, oublie tout le reste et demeure tout entier suspendu aux paroles du roi, combien plus, devant le Seigneur en personne, le Créateur et Maître de l'univers que «nul homme n'a vu et ne peut non plus voir,» celui qui a été admis à le regarder autant qu'il est possible à l'homme de voir, à l'entretenir également et à entendre sa voix – la voix de celui qui doit venir juger les vivants et les morts –, ne sera-t-il pas hors de lui et ne deviendra-t-il pas réellement tout entier étranger au monde et à la chair et ne désirera-t-il pas être avec lui ? Ira-t-il, au contraire, en s'éloignant d'un bien si excellent et si grand qu'il dépasse toute qualité et toute grandeur, s'engager dans les soucis de la vie temporelle et se préoccuper le moins du monde des choses qui périssent, qui passent et qui s'écoulent ? Jamais, je pense, un homme de bon sens n'admettra le moins du monde d'en arriver là.

Les biens de cette vie, selon la doctrine reçue, entraînent nécessairement avec eux un lot de tristesse, de chagrin et de douleur; mais la vie passée avec Dieu, son entretien et la contemplation de ses biens ineffables, dépassent toute béatitude et transcendent toute gloire, félicité, joie et satisfaction, parce qu'ils élèvent au-dessus de l'honneur, de la délectation et de la jouissance de tout bien supposé de la vie présente. Autant on peut préférer reposer sur une couche luxueuse et molle au lieu d'être étendu sur un gril incandescent, autant l'emportent sur tous les plaisirs et les jouissances de cette vie la joie et l'allégresse produites dans l'âme par la présence de Dieu et sa conversation. C'est pour cela certainement que celui qui s'est souvent éloigné du bien par ignorance ou négligence et qui est revenu aux tracasseries du monde, dans la mesure où il ressent l'amertume et les inconvénients insupportables qu'ils recèlent, revient à la course vers ce qu'il a quitté; tout en s'adressant à lui-même maints reproches pour s'être laissé tout à fait emporter et être revenu au milieu des épines de la vie et du feu qui consume l'âme des hommes, néanmoins il fuit et il revient en courant vers son propre Maître et si celui-ci n'était pas ami des hommes, nous accueillant lorsque nous revenons, ne manifestant ni rancune ni colère, mais bien au contraire agréant notre retour, aucune âme de saint n'aurait été sauvée, même si elle se trouvait dans un état moyen ou autre. C'est pourquoi tout ceux qui sont consommés en sainteté et en vertu ont été sauvés gratuitement et non d'après les oeuvres de justice; et pas ceux-ci seulement, mais encore ceux qui dans la suite doivent atteindre la perfection, tous seront sauvés ainsi.

D'ailleurs, puisque «ce n'est pas des oeuvres de la Loi, afin que personne n'en tire vanité,» comme dit le divin apôtre, que le salut nous vient, à nous, fidèles, il ne faut absolument pas nous fier aux oeuvres, je veux dire aux jeûnes et aux veilles, ou au sommeil à terre et à la faim et la soif, ni border notre corps de fer ni l'affliger de vêtements en loques. Cela n'est absolument rien, puisque bien des malfaiteurs et des miséreux eux-mêmes qui en ont été réduits là, sont restés tels quels, sans avoir rien perdu de leur méchanceté ni surmonté leur mauvais état. Cela profite sans doute à certains de réduire leur corps à l'humilité, ou plus exactement à la débilité et à l'infirmité; mais ce n'est pas uniquement cela que demande Dieu; il désire surtout un esprit contrit, un coeur contrit et humilié et la disposition de notre coeur à lui parler avec sentiment de soumission : «Qui suis-je, Seigneur, mon Maître et Dieu, pour que tu sois descendu, que tu te sois incarné et que tu sois mort à cause de moi, afin de me délivrer de la mort et de la corruption, de m'associer à ta gloire ainsi qu'à la divinité et de me la faire partager ?» Lorsque tu seras dans cette disposition en ce qui regarde les mouvements invisibles de ton coeur, tu le trouveras prêt, aussitôt à te prendre mystérieusement dans ses bras, à t'embrasser à t'accorder un esprit droit au fond de toi-même, un esprit de liberté et de rémission de tes péchés, et bien plus encore, à te couronner de ses charismes et à te conférer le renom de sagesse et connaissance.

Est-il autre chose que Dieu aime et agréé aussi volontiers qu'un coeur contrit et humilié, qu'un sentiment de soumission en esprit d'humilité ? C'est dans une telle disposition d'âme que Dieu en personne établit sa demeure et se repose et que, d'autre part, toute ruse du diable reste entièrement inefficace et que toutes les affections nocives du péché s'effacent complètement, tandis qu'en elle ne prospère plus que le fruit de l'Esprit saint : c'est l'amour, la joie, la paix, la mansuétude, la bonté, la fidélité, la douceur, la modestie et la tempérance générale qui entraînent à leur suite de belle façon la connaissance divine, la sagesse du Verbe et l'abîme des desseins cachés et des mystères du Christ. Celui qui a fini par en arriver là et s'y maintient fermement subit la belle mutation qui, d'homme, le fait ange; avec le corps il circule ici parmi les hommes, mais avec son esprit il évolue dans les cieux, partageant la vie des anges et se dilatant dans l'amour de Dieu sous l'effet d'une joie ineffable, cet amour dont aucun homme ne saurait s'approcher, si d'abord il ne purifie son propre coeur par la pénitence et des flots de larmes, s'il ne pénètre pas dans l'abîme de l'humilité, ne parvient à concevoir l'Esprit saint, par la grâce et l'amour pour les hommes de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire, honneur et puissance au Père en même temps qu'à l'Esprit saint, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.